

LA GEOMETRIE DE MARCEL PROUST

Dans ses savoureuses *Lectures de Proust*, Raphaël Enthoven déclare :

« On dit bien souvent que la *Recherche* fonctionne par homothétie, que l'histoire d'Albertine et du narrateur conserve les mêmes rapports que celle de Swann et d'Odette, mais étendus à une échelle plus vaste ».¹

Puis il suppose admis « le rapport homothétique entre Swann et le narrateur – le premier exerçant en petit la partition du second »².

Mais voilà que plus récemment, le même commentateur croit devoir édicter comme règle :
« Que nul n'entre dans la *Recherche* s'il est géomètre »³.

Il faut choisir. Cependant cette palinodie apparente a au moins l'avantage de poser le problème du rapport de Proust aux mathématiques. Ainsi que nous avons tenté de le montrer ailleurs⁴, non seulement les mathématiques jouent un rôle dans le roman proustien, mais elles y ont une fonction architectonique dont on n'a probablement aucun équivalent dans toute la littérature. Cette fonction n'est pas affichée. Dans ce fleuve romanesque elle n'est même révélée qu'une seule fois :

« Ainsi qu'en bas les feuilles mortes, en haut les nuages suivaient le vent. Et des soirs migrateurs, dont une sorte de section conique pratiquée dans le ciel laissait voir la superposition rose, bleue et verte, étaient tous préparés à destination de climats plus beaux ».⁵

Ces lignes sont un hapax. Dans un roman qui pratique le leitmotiv, elles sont sans parallèle. Mais, après tout, aucune cathédrale n'affiche son plan. Alors que l'allégorie dressée par ces deux phrases est bien, comme un plan, une miniature du roman tout entier. Les nuages migrateurs destinés à des cieux plus beaux, dans une vision où s'unissent les réminiscences de Baudelaire et de Watteau, suggèrent que la *Recherche du Temps perdu* pourrait s'intituler aussi *Embarquements vers des Cythères inconnues*. La vision révèle que le roman est construit en totalité sur le principe énigmatique « d'une femme enfermant un pays »⁶. C'est ce principe qui fait de tout pays une Cythère. Et le concept de *section conique*, dont on sait que non seulement le cercle et l'ellipse, mais aussi la parabole et l'hyperbole (et même la droite), ne sont que des cas particuliers, donne à l'allégorie, par une frappe mathématique, la sorte d'unité qui ne peut venir d'ailleurs. Il est comme l'armature soutenant le tissu mouvant des images. Et puisque Proust a choisi quant à lui de lever le voile sur son architectonique, il est impossible d'ignorer l'idiome où elle s'expose. Il faut donc dire au contraire, s'inscrivant dans le lignage de Platon : « Que nul n'entre dans la *Recherche* s'il n'est géomètre ».

¹ Raphaël Enthoven (dir.), *Lectures de Proust*, Fayard, 2011, p. 157.

² *Lectures de Proust*, p. 230.

³ Raphaël Enthoven, « Plotin et Proust » in *Proust : A la Recherche du Temps perdu*, *Philosophie Magazine*, hors-série n° 6, 2013, p. 39.

⁴ J-C Dumoncel *Le Symbole d'Hécate, Philosophie deleuzienne et roman proustien* HYX 1996

⁵ *A la Recherche du temps perdu*, édition Clarac & Ferré en trois volumes de la Pléiade, *Le Côté de Guermantes*, p. 389.

⁶ *A la Recherche du temps perdu*, III, 98.

Pour obtenir cette conclusion, d'ailleurs, d'autres caractéristiques de la *Recherche* suffisent, même si elles n'ont pas la valeur synoptique du passage que je viens de rappeler. On se souvient qu'à Doncières, le narrateur et son ami Saint-Loup s'absorbent dans de savantes Conversations militaires. Or l'histoire y est traitée « comme une espèce d'algèbre » capable de « démonstration »⁷. Si la réalité historique elle-même, dans l'apparente contingence de sa singularité, relève d'une sorte d'*algèbre* (summum de l'abstraction mathématique) alors il est impossible d'écarter chez Proust non seulement l'« intellectualité » en général, que Saint-Loup présuppose comme évidemment revendiquée par le narrateur, mais plus précisément les mathématiques en tant qu'idéal d'intelligibilité.

Mais je voudrais sortir ici de ces généralités pour faire émerger tout ce que signifie à l'époque de Proust une allusion d'un romancier aux sections coniques. On pourrait croire qu'il s'agit simplement de quelque chose que l'on pouvait attendre naturellement de quelqu'un ayant connu son apprentissage des mathématiques. Mais comme nous allons le voir il y a davantage.

Proust a fait sa classe de philosophie dans l'année scolaire 1888-1889. Or sur le traitement des sections coniques au lycée de l'époque, nous avons une remarquable étude critique, « Les coniques dans l'enseignement secondaire » due à l'un des plus grands mathématiciens du XXe siècle, Henri Lebesgue⁸. D'après cette étude, le programme de mathématiques en vigueur à l'époque Proust était celui de 1852. Lebesgue résume le traitement que les coniques y recevaient en rappelant que « vers 1890, l'ellipse et la parabole figuraient seules au programmes », cela « en vue des lois de Kepler et du mouvement des projectiles », c'est-à-dire *d'après les applications des coniques en physique*. Quant à l'« esprit » d'un tel programme, Lebesgue l'a bien vu : « En somme, une seule directive : éviter tout ce qui éveillerait l'idée d'une théorie complète et cohérente des coniques », *c'est-à-dire ce qui fait leur valeur dans la vision proustienne*. Le grand géomètre ajoute même ce témoignage inimaginable : « Je me rappelle qu'on m'a enseigné les équations de l'ellipse, de l'hyperbole et de la parabole et que j'ignorais qu'une droite eût une équation ». Autrement dit : les principales coniques étaient bien enseignées, mais le concept de section conique était mis sous le boisseau. Il faudra les programmes de 1902 et 1905 pour que Lebesgue puisse déclarer : « nous voici revenus à Apollonius » (dont les *Coniques* sont, avec les *Eléments* d'Euclide, le grand monument des mathématiques grecques). Cette rétrospective nous conduit donc à la conclusion suivante : Proust avait en mathématiques des connaissances dépassant le programme de son cursus officiel. Et c'est au niveau de ces connaissances, dont l'« intellectualité » surclassait l'esprit des programmes établis par des mathématiciens professionnels, qu'il a tracé en romancier le *blue print* de la *Recherche du Temps perdu*.

Ceci étant posé, nous pouvons maintenant revenir dans le commentaire d'Enthoven sur le rôle qu'il a su reconnaître à l'homothétie et qui, dans ce cadre, va prendre alors tout son relief. Pour le voir, considérons deux plans parallèles P et P' ainsi qu'un point O pris hors de ces plans. Si, avec une demi droite OX traversant les deux plans, nous suivons le tracé d'une figure F sur le plan P, nous obtiendrons sur le plan P' une figure F' *semblable* à F, et on dira de surcroît que ces deux figures semblables sont *homothétiques* par rapport à O. Le cône évoqué par Proust avec des sections coniques limitées à des sections circulaires sur des plans parallèles est un cas particulier de cette construction. Supposons maintenant que les amours de Marcel se situent sur l'une de ces figures homothétiques alors que l'amour narré dans *Un amour de Swann* ait lieu sur une autre. Alors l'homothétie affirmée par Enthoven sera vérifiée. Nous devons même souligner ce qui fait sa valeur explicative. Entre les amours du

⁷ A la *Recherche du temps perdu*, II, 79.

⁸ Article de 1933 repris dans *Les coniques* de Lebesgue, Gauthier-Villars, 1942.

narrateur, par exemple l'amour pour Gilberte et l'amour pour Albertine, il y a une relation de *répétition*. Et ces amours *succèdent* à l'amour de Swann pour Odette. Mais ces relations de succession ou de répétition sont autre chose que le rapport d'*homothétie* évoqué par Enthoven, qui est un rapport intemporel, comme le parallélisme entre des plans, ou le rapport entre un archétype et ce qui en participe. Enthoven est donc bien fondé à faire intervenir cette homothétie. Mais pour que ce rapport ait lieu, il faut d'abord disposer du cadre géométrique plus général dont il est seulement un aspect. Les plans parallèles postulés naturellement pour distinguer entre la dimension de l'homothétie et celle où se déploient d'autres rapports comme la répétition sont seulement un cas particulier de ce que Proust lui-même a disposé dans son allégorie des sections coniques. Et en critique littéraire, ce qui est tiré directement du texte détient toujours, *ceteris paribus*, l'avantage sur les hypothèses extérieures, quelle que soit leur intelligibilité indépendante. Cela est vrai *a fortiori* si les notions tirées du texte conditionnent le rôle des notions supplémentaires. Mais le plus important est ici ce qui est commun aux sections coniques aperçues dans les nuages par Proust et à l'homothétie perçue entre les lignes du roman par Enthoven, à savoir la possibilité de concilier l'abstraction mathématique avec les richesses inépuisables de la vie poétique.

Jean Claude Dumoncel
Janvier 2013